

Un Jardin persan en Ile de France.

On pourrait décréter que ce jardin a cent ans et l'on y donnerait une grande fête. Des hommes, grimés en *nègres* pour mieux disparaître dans l'ombre, serviraient des rafraichissements dans le Bain turc. On étendrait les nappes à même le marbre du sol parce qu'on voudrait avoir l'impression de flotter, de dériver sur cette mer de lait rafraichissante. Les vieux magnolias sont des candélabres à mille branches, on y accrocherait des chandelles dans des petits cubes en papier. Devrait-on être nombreux ? Faudra-t-il inviter la terre et la ville ? Ou, au contraire et sans aucun scrupule, convier seulement quelques uns ? Bien sûr qu'on mangera. Et les esclaves nus puiseront les bouteilles dans l'eau canalisée d'un bout à l'autre du Bain turc. Les tiges des raisins d'Amérique (*Phylotacca americana*) seront cirées pour l'occasion et aucune bouche de femme n'affichera un tel *shocking pink*. On demandera à monsieur le curé de laisser la fenêtre de la sacristie ouverte afin qu'un parfum d'encens s'échappe de l'église romane qui fait comme une falaise protectrice en surplomb du Jardin persan, serpente entre les branches du vieux buis taillées pour former des nuages et s'écoule depuis les anémones du Japon. De manière insidieuse et peut-être pour la vie, tous les invités seront délicatement *tourneboulés*.

Entre 1910 et 1927, la sœur de mon arrière grand-mère paternelle (vous suivez ? il faut faire un effort parce que même si ce jardin est relativement jeune par rapport au parc qui le recèle, plusieurs femmes et quelques hommes y ont tressé leurs voyages imaginaires), Martine de Béhague, posa quelques éléments déterminants du Potager : l'Orangerie d'après un modèle proposé par Androuet du Cerceau (1515-1585) dans son catalogue *Les plus excellents bâtiments de France*. Et le dit Jardin persan. Les jardins de vestiges et du tour du monde d'Harold Peto étaient à la mode. Et son ami, le peintre Ferdinand Bac, instigateur d'une renaissance des jardins de la Méditerranée l'influença sûrement aussi.

Ma grand-mère maternelle (après le côté Ganay, on passe maintenant du côté Noailles) s'est retrouvée veuve assez jeune et s'est installée dans ce petit coin du parc de Fleury en Bière (Seine et Marne) au début des années cinquante. Là, elle a créé avec l'aide de son ami Mogens Tveede, un élève de Franck Lloyd Wright, un jardin moderne. On allait y circuler comme dans une maison, de pièce en pièce, un jardin qui aurait même de l'humour : des accoudoirs en jeunes pousses d'acacias s'effondraient sous vous quand vous pensiez pouvoir y prendre appui.

J'ai acquis mon goût pour les jardins dans celui-là. Ma mère, la sienne et moi avons mis en place un rituel : tous les étés, je passais quelques jours au Potager - vous aurez compris qu'il ne s'agissait guère d'un potager... Je ne venais pas de loin, il m'arrivait de venir en vélo : 7 kms entre Fleury (77) et Courances (91) mais j'avais le sentiment d'aborder un autre continent.

Ma grand-mère travaillait tout le temps et elle ne m'a jamais demandé de l'aider. Et puis elle est morte. Et ce jardin a été loué à des personnes qui avaient les moyens financiers de l'entretenir mais qui ne prêtèrent pas l'attention qu'il fallait. Et puis la maison du Potager - pas l'Orangerie, vignette idéale, modèle modeste et parfait de l'architecture

classique, décor pour un gentilhomme qui se serait retiré aux champs, mais celle de taille moyenne qui donnait aussi sur la rue et la place du village de Fleury, fut louée à un cousin.

Je venais souvent, il y avait des pique-niques, on avait des enfants, on organisait des chasses aux œufs qui nous amusaient autant que les enfants dans ce Potager aussi vaste que plusieurs pays réunis même s'il ne faisait que deux ou trois hectares et j'entendais des phrases qui me faisaient frissonner. Peu optimistes. Et même fatalistes. (Je me disais d'ailleurs qu'on n'aurait pas dû dire ces choses devant les enfants.)

- On pourrait raser tous les ifs taillés et les arbres isolés sur la grande pelouse, entre la grille du château et l'Orangerie pour faire un « practice » de golfe... Ce serait sympa !

- Moi, j'aimerais bien, à défaut de potager, un verger. Beaucoup plus simple à entretenir.

(Qui viendrait seulement cueillir les fruits ?, me suis-je dit.)

- Je ne t'en voudrais pas du tout (ce n'était pas à moi qu'on s'adressait) si tu décidais de laisser ce jardin redevenir sauvage, cela ressemblerait vite au reste du parc dont la simplicité, l'atmosphère pas trop contrôlée est pour moi d'une beauté indépassable...

- Il faut accepter que les jardins meurent avec ceux ou celles qui les ont conçus.

Je ne voyais pas pourquoi il fallait être d'accord. Je voyais ce jardin qui s'appelait le Potager mais qui n'en était pas un.

Je m'exprimais aussi et j'ennuyais tout le monde. On m'invitait à déjeuner ou à dîner et je critiquais beaucoup. A la fin, ce fut plutôt le début de mon histoire d'adulte en ces lieux, on me dit :

- S'il te plait, tais-toi et occupe t'en...

Stop. On rembobine. Parce qu'avant de raconter pourquoi François Fournier, le jardinier qui va maintenant s'en aller, a donné dix ans de sa vie dans la plus grande solitude pour sauver ce jardin (mon cousin et sa femme venaient avec leurs enfants seulement pendant les vacances et moi, je le retrouvais quelques heures par mois certains week-ends), j'aimerais préciser l'origine de mon rapport à ces lieux. Sur le papier, je ne suis pas chez moi. (C'est peut-être pour cette raison que maintenant, j'aime écrire à propos de ce jardin parce qu'ainsi, *sur le papier*, je le fais mien d'une façon différente, je lui assure une autre espèce de pérennité ; nul ne sait de quoi demain sera fait...) Ma grand-mère ne m'a jamais demandé de l'aider mais j'exécutais certaines tâches, un petit nombre qui me paraissaient des jeux nulle part ailleurs proposés : elle me prêtait une vraie cisaille de jardinier, aux manches lourds et dont les lames claquaient ensemble dans un bruit de guillotine et je décapitais d'un coup le plus grand nombre possible d'œillets mignardise fanés, les têtes brunes sautaient en l'air et je sculptais les coussins céladon contre lesquels se distinguaient les plantes médicinales du Jardin des Simples. (A côté de Fleury et de Courances se trouve Milly-la-Forêt, en bordure de la forêt de Fontainebleau, les sols sablonneux et bien drainants y permettent depuis longtemps des « simples » la culture délicate.) J'avais mes arrosoirs en plastique, pas trop gros, à très longs becs verseurs avec lesquels elle me demandait non d'arroser mais de donner à boire aux mini-artichauts (joubarbes laineuses ou cramoisies) qui capitonnaient les pieds des tables en pierre dans le gravier ou celui de l'abreuvoir à oiseaux, aussi en pierre, au milieu de la pelouse. J'avais l'impression d'être un garçon, de

faire pipi debout mais j'y allais doucement pour que les petits artichauts aient le temps de têter.

Ma grand-mère avait donné forme à ce qu'on appelait le confessionnal, en thuya. Les enfants s'y cachaient rarement. Mes cousins et moi, on préférait disparaître dans le Bain turc, au milieu du Jardin persan, les pieds dans l'eau et le corps dans l'ombre. Par un souterrain, on pouvait arriver directement des douves sèches du château dans le Bain turc sans prévenir, ni être invités, espions.

Mon souvenir le plus particulier et peut-être le plus précieux, petite fille, en ce jardin : au moment de se dire au revoir, ma grand-mère introduisait dans mon oreille, doucement, un bouton de fuchsia, qu'elle pressait et qui, quand les pétales se décollaient, faisait un bruit de baiser. Par l'intermédiaire de cette plante qu'elle avait apprivoisée et même dressé à parler, ma grand-mère me confiait un secret.

Avant François Fournier, il y eut d'abord une « entreprise d'espaces verts » que j'ai essayé de diriger. Je me rappelle surtout un double-beurre jambon au bistro le plus proche – ce n'était pas du tout près -, j'ai invité ce type à casser la croûte avec moi pour après lui montrer comment je voulais que fût taillé le *Parrotia persica*, de l'intérieur, dénuder les branches pour qu'on puisse admirer les multiples greffes « naturelles » qui font ressembler ces arbres aux pierres de sagesse de l'ancienne Chine, pleines de trous. Finalement, je me suis réservé ce travail.

Un type aussi à qui j'ai fait appel pour nourrir et couper le bois mort des quelques grands sujets encore debout : un couple de platanes au bord du bassin, un noyer d'Amérique encore plus grand, les magnolias centenaires du Jardin persan et quelques résineux qui faisaient comme des sommets bleus bien au-dessus des tuiles rousses sur les murs, bien au-dessus des perruques de la même couleur des *cotinus*, vieille garde du jardin. Ce fut trop tard pour le *gleditsia*. J'avais entendu un dimanche des craquements sinistres, vu l'éclair noir au milieu du tronc mais quand le spécialiste est arrivé avec son corset de fer, la moitié du fût et de la ramure étaient déjà tombés sur le toit de la maison.

J'ai su qu'avec François Fournier, c'était gagné, qu'il avait fait sien le Potager quand un beau jour d'été où les ombres étaient nettes, il voulut me montrer ce qu'il venait de découvrir, de comprendre. Très excitée, je le suivis. Il m'emmena auprès de l'extraordinaire *junipérus* rampant qui s'étalait comme une flaque de sang vert sur le marbre blanc du Jardin persan. Vraiment *repens*, tache plutôt que flaque.

- Est-ce que vous savez pourquoi votre grand-mère a planté ce spécimen à cet endroit ?

Je ne m'étais jamais posé la question.

- Regardez autour de vous...

On apercevait plusieurs grands sujets de l'autre côté du mur qui enfermaient ce cloître oriental.

- Exactement. Le bouleau là-bas... on dirait son ombre, n'est-ce pas ?

Ma grand-mère aurait planté ce résineux couvre-sol pour dessiner l'ombre portée du bouleau ? Pour faire oublier le mur ? Pour donner l'impression qu'il faisait grand beau temps tous les jours ?

Que François pût croire cela m'enchantait. Il avait peut-être raison.

Grâce à lui, le Potager a recommencé à respirer. Il a remis de l'air dans la terre, et dans les végétaux. Travail ingrat, très physique. On ne laboure pas seulement, on fouille, on coupe, on enrichit, on lance en l'air ce qui est mort pour que cela puisse redevenir vivant.

Ingrat parce que rien, apparemment, ne change, tout est, simplement, comme cela doit être, comme ça a peut-être été et comme ça n'était certainement plus.

Nous avions hâte.

J'ai fait quelques bêtises mais j'ai peut-être fait exprès. Certains éléments me paraissaient trop attacher ce jardin à l'époque de ma grand-mère. Le confessionnal en thuya qu'on voit dans tous les livres de jardins, ainsi que les « contreforts » sculptés dans le même ciment végétal, ces derniers pour « baisser » un mur trop haut, j'ai voulu retrouver leurs proportions d'origine à la cisaille électrique et en une année seulement. Ça les a tués. Les ifs à qui j'ai infligé le même traitement, les cubes qui escortent l'allée qui lie le château à l'Orangerie ou ceux taillés en forme d'orangers en pots dans le Jardin des Simples, ont eux très vite reverdi.

Avec François et mon cousin et sa femme quand ils venaient, nous nous sommes pas mal amusés dans ce jardin car il offrait beaucoup d'options, nous avions des choix à faire. Ou l'on conservait à l'identique parce qu'on ne pensait pas pouvoir faire mieux, ou l'on simplifiait parce que l'entretien de cette partie, en l'état, mangeait trop d'heures de travail, ou l'on imaginait tout autre chose.

On supprima les fleurs de lys en if qui jalonnaient le grand côté de la maison. Egalement reproduits partout. Tellement grands, ils empêchaient la lumière d'entrer.

Dans les plates-bandes délimitées par des pierres meulières devant l'Orangerie, on n'essaya pas d'avoir à nouveau des fleurs à couper, pas une priorité, on tendit du plastique noir pour faire courir dessus quelques cucurbitacées envahissants, décoratifs et savoureux comme les « courges spaghetti ».

On s'autorisa une seule création, pas petite et pas encore terminée. A la place des obélisques – deux formes trapues plantées dans une marqueterie de graviers et de cotonéasters, le tout dans une sorte de grand creux rectangulaire -, on voulut créer quelque chose avec des arbres fruitiers. Moins dans le but de cueillir des fruits que dans celui d'arrêter le regard sur la grande pelouse avant qu'il ne se perde dans les arbres du parc. Deux côtés du rectangle avec des pommiers anciens en forme de chandeliers à quatre branches (double palmettes) et des pommiers en cordons formant un autre cadre à l'intérieur. On marche entre ces rangs et on aurait dû admirer, légèrement en contrebas, une prairie fleurie, une palette de peintre avec toutes les couleurs concentrées là, fabriquée non pas à partir d'un lâche et facile semis d'annuelles, on choisit son arc-en-ciel, mais avec des plantes vivaces dans l'espoir fou, nostalgique qu'avait la femme de mon cousin qui pourrait s'appeler Heidi de faire fleurir un petit morceau d'alpage autrichien en Ile de France.

Le dessin vertical, dentelle de bois qui filtre le regard, est plaisant. La composition au milieu du cadre est à revoir. On avait rêvé de faire sourdre l'eau dans ce bassin d'herbe, histoire de pouvoir se rafraîchir l'œil sinon le corps en attendant que la pièce d'eau au fond du jardin, frontière avec le parc, et son alcôve végétale fussent restaurées. On y a renoncé, trop cher pour mon cousin et sa femme qui louaient seulement le Potager aux propriétaires du château.

Mon cousin a dessiné une pergola à côté de l'Orangerie, une vigne avec du raisin qui peut mûrir en région parisienne, il est tout de même agréable de pouvoir goûter dans un Potager.

François a créé une volière pour ses pigeons mais en dehors du Potager, derrière le mur où on fabrique le compost, dans le parc. C'est dommage, j'aimerais qu'un jour, quelqu'un - mon cousin Sébastien ou mon cousin Antoine ou leurs enfants ou n'importe

quel inconnu qui aimerait l'idée - fasse enfin ce dont on a si souvent parlé, ce dont j'ai si souvent parlé : la volière dans l'if...

Une viorne ornementale mais pas moins vigoureuse plus un arbre tombé avait tué la moitié d'un if grand comme une caravane. On a retiré la pelote de branches et de tiges mêlées, mortes et l'on s'est retrouvé avec un monument d'if, le tronc dessinait comme les artères et les veines d'un cœur et derrière, un demi fût vert. Un ouvrage en fer forgé pourrait compléter la circonférence de ce côté et les pigeons blancs de François se percher sur les branches rouges épilées et se rengorger.

Puisqu'il va bientôt s'en aller, François a ouvert la cage, les pigeons sont partis chercher refuge ailleurs mais un est resté, il paraît hésiter à nicher dans la vieille bignone jaune qui remplit le fronton de l'Orangerie.

En trois ou quatre ans seulement, grâce à sa force et son enthousiasme, grâce à la générosité de Sébastien et les bonnes idées de Katarina, on a sauvé ce jardin qui semblait promis à l'oubli avant même que d'être mort.

Sous prétexte que le jardin est une œuvre d'art à plusieurs mains - une personne et la Nature -, on aurait le droit de la laisser mourir ? Peut-être. Oui. Mais alors, il n'existerait aucun jardin « historique », seulement des extensions contemporaines et *végétalisées* des maisons et des pavillons.

On a fait mieux que sauver le Potager de Fleury-en-Bière.

Le diamant de la couronne brille à nouveau. Le jardin était restauré, des racines s'enracinaient à nouveau mais le sol du Jardin persan s'émiettait un peu plus chaque hiver, le porphyre à certains endroits n'était plus qu'une purée qui laissait imaginer des limaces exotiques aux déjections pleines de sang. Le poli du marbre avait été perdu pendant la guerre, les Allemands qui occupaient le château avaient trop vigoureusement nettoyé et après leur départ, au fil des ans, des micro-organismes s'étaient logés dans les pores de la pierre désormais à vif. Le sol avait la couleur du macadam et les motifs en porphyre comme autant de tapis de Smyrne, dans une telle noirceur, n'étaient plus visibles. Nicolas Lestringuez et François Plaud-Hayem, collaborateurs d'Antoine Jouve, l'architecte qui a réinventé le Musée de la Chasse à Paris et « restitué » les énormes lucarnes dans le toit du château de Courances sans que personne ne trouve à y redire, ont procédé au « calepinage » (travail qui, anciennement, s'effectuait donc sur un calepin), au relevé du dessin qui ordonnait cette marqueterie minérale aussi luxueuse semblait-il qu'hasardeuse. Ainsi, on sauvait au moins la mémoire du lieu.

Admirant le dessin aquarellé des architectes, mes oncles et cousins ont demandé s'il était possible de jouir en trois dimensions de ce qui ressemblait maintenant à un projet et à quel prix. Les morceaux de marbre et de porphyre (« chûtes » en provenance de la Salle byzantine, le théâtre privé de Martine de Béhague dans son hôtel particulier à Paris, l'actuelle ambassade de Roumanie) étaient si fins qu'il n'était pas du tout certain qu'on pût les « ravoire » en les ponçant mécaniquement, le risque étant de les fracturer encore plus et remplacer tous les morceaux était hors de question, non seulement en raison du prix et des heures qu'aurait représenté ce travail mais on aurait risqué d'obtenir une salle de bain d'émir arabe.

Monsieur Marguerite - il a contribué à sauver les sols du Petit Trianon et les marbres de la Galerie des Glaces -, ponça avec doigté et la brillance revint sans provoquer d'autres fractures, ni déchausser les morceaux qui n'étaient pas scellés, seulement juxtaposés avec précision. Seuls ceux brisés en trop petits morceaux ont été remplacés.

Aujourd'hui, on croit admirer un endroit déjà ancien, subtilement patiné mais qui n'a jamais cessé d'être bien entretenu. Comme si à chaque averse qui faisait tomber les

feuilles des magnolias et aussi celles, pleines de tanin, du savonnier, sur le marbre blanc, un jardinier s'était précipité pour balayer et ce depuis... cent ans !

La beauté retrouvée du Jardin persan au cœur du Potager a convaincu certains acteurs de la vie culturelle parisienne qu'il fallait rendre hommage à cette aristocrate originale et solitaire qui a été à l'origine de ce jardin, grande collectionneuse à qui ma famille et beaucoup de musées doivent un grand nombre de trésors, personnalité aux goûts éclectiques et tout à fait méconnue du grand public. (Mal connue peut-être parce qu'aux « salons » de son époque, elle préférait, à Paris, un vrai théâtre et à Fleury, un jardin-salon qui pouvait faire écho à quelques voix seulement...)

Nous en sommes là. Le Potager de Fleury en Bière devrait pouvoir durer encore un peu. Des visites sont parfois organisées pour des groupes et sur demande à la belle saison.*

Je ne crois pas cependant en la notion de conservation en matière de jardins. Ils doivent pouvoir évoluer ou alors, ils meurent. L'avenir du Potager dépendra de ceux ou celles qui voudront bien continuer à s'y promener, à le rêver, à se l'approprier...

Sous les tilleuls, au fond du jardin blanc – quelques fleurs mais surtout un grand nombre de feuillages *variegata* -, les feuilles des cyclamens viennent de sortir de terre pour composer une mosaïque d'automne impeccable et, semble-t-il, éternelle.

** Il faut passer par le site du château de Courances (info@courances.net) parce que ni le château, ni le parc de Fleury ne sont habituellement ouverts au public.*